

Christophe Lemardelé

Divorcé

Christophe Lemardelé

Divorcé

© Christophe Lemardelé, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8694-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Fabrice, mon ami

« Car l'équilibre d'un mariage réussi permet d'accomplir son travail »

Jim Harrison, *Le vieux saltimbanque*.

« Le bonheur, au sens relatif où il est reconnu comme possible,
est un problème d'économie libidinale individuelle »

Sigmund Freud, *Le Malaise dans la civilisation*.

Avertissement

Ce récit romanesque se déroule de manière imprécise au début de ce siècle, quelques années après le 11 septembre 2001 mais avant aussi les attentats et les actes de guerre du 13 novembre 2015 qui ont frappé de stupeur Parisiens et Français, bien avant donc l'incendie de Notre Dame de Paris le 15 avril 2019 et l'épidémie virale de 2020 qui a conduit à un confinement du pays du 17 mars au 11 mai et à diverses mesures de couvre-feu s'étalant dans le temps, perturbant plus encore que le terrorisme la vie quotidienne. Cette histoire sans indice temporel précis se déroule également avant les décès le 10 janvier 2016 de David Robert Jones et, quelques mois plus tard, de Prince Rogers Nelson le 21 avril.

1

Nul ne sait comment les catastrophes surviennent. Nul ne sait pourquoi elles sont alors inévitables. Quand les événements se produisent en chaîne, quand dans un grondement brusquement l'avalanche se déclenche, nul ne peut réagir tant rien ne fut entrevu, perçu, tant rien ne fut prévu. Les faits nous accablent soudainement mais nous n'en percevons pas l'origine. Ce n'est que bien après, quand le silence se réinstalle, quand l'immobilité reprend ses droits, que nous commençons à comprendre que les raisons sont lointaines et profondes, qu'elles ne sont certainement pas celles que nous avons d'abord évoquées sous le coup de la colère et du ressentiment. Pourtant, nul ne peut dire qu'il ignorait ce qui se tramait tant la mauvaise foi dirige nos vies. Nous ne croyons qu'aux faits car ce qui les innerve est soit trop redouté par nos consciences bien-pensantes, soit presque souhaité par ce qu'il y a de pervers en nous. Le jour, nous construisons notre bonheur, la nuit, nous laissons nos démons intérieurs détruire ce qui, disions-nous, nous tenait tant à cœur. Je sais maintenant que, malgré les plaintes, la rage, nous sommes seuls responsables de notre malheur. Les autres ne font pour eux-mêmes que participer à cette noire entreprise. Nul n'est véritablement coupable, mais nul n'est innocent.

Notre vie avait atteint sa plénitude et nous n'avions que trente ans. Nous nous étions mariés cinq ans auparavant et avions déjà deux beaux enfants, une fille, puis un garçon. J'avais rencontré Élise sur les bancs de l'université, comme on dit communément. Elle terminait des études de lettres qu'elle avait menées avec une facilité insolente. De mon côté, j'avais laborieusement réussi à décrocher un diplôme de géographie qui, avec beaucoup de chance et d'opportunisme, m'avait permis de décrocher un travail administratif intéressant sans être palpitant dans un bureau d'étude, chargé que j'étais avec d'autres de l'aménagement d'un territoire régional relativement restreint en pleine rurbanisation. Pendant qu'Élise préparait l'agrégation de lettres modernes, alors que nous venions d'emménager ensemble dans un petit appartement de la métropole d'équilibre qui nous avait vus faire nos études et où se trouvait désormais mon bureau, je commençais à gagner un salaire qui nous semblait confortable et qui nous permettait de vivre notre amour en adultes, c'est-à-dire, de commencer à envisager une vie

commune faite de projets communs. La vie alors ne semblait comporter aucun danger sournois, invisible, excepté les maladies, les accidents de la route. La seule difficulté était survenue lorsqu'Élise avait brillamment réussi son agrégation. Devenue fonctionnaire d'État, elle pouvait voir sa première nomination l'emporter loin de notre nouveau foyer. Nous nous mariâmes afin de déjouer le piège de la mutation nationale, invoquant le rapprochement de conjoints. Cela réussit et ce fut sans doute notre grande erreur de ne vouloir qu'un parcours lisse, sans obstacle. Vouloir tout réussir et trop vite, c'est ne rien réussir. Je m'en rends compte aujourd'hui, la vie et ses aléas nous faisaient peur, dans une époque de paix militaire et de relative paix civile. Nous n'avions rien à craindre, nous fabriquions nos peurs.

Élise eut son premier poste dans le collège d'une petite ville située à quatre-vingt kilomètres de notre lieu de résidence. Après qu'elle eut fait la route matin et soir pendant un an, certes pas tous les jours de la semaine ni aux mêmes horaires, nous décidâmes de chercher une nouvelle habitation à mi-chemin entre son lieu de travail et le mien. C'était l'été, nous parcourions les villages et les hameaux à la recherche d'une maison, d'abord pour une location, puis pour une acquisition. Nous nous étions dit que nous n'avions aucune raison sérieuse pour attendre d'être propriétaires puisque notre situation financière et professionnelle à tous les deux était excellente. C'est ainsi que nous trouvâmes une belle maison en pierre dans un hameau qui n'en comptait que deux : la résidence modeste que nous allions acheter, située sur le bord du chemin, et, hautaine, une grande bâtisse inhabitée située un peu plus à l'écart. Il y avait bien quelques travaux à faire mais je me proposai d'apprendre auprès d'un vague cousin que j'avais jusqu'alors tenu dans un discret mépris. Élise dit qu'elle s'occuperait de l'aménagement intérieur : les sols, les murs, les ouvertures. Je me souviens que ce jour-là, jour de la visite de la maison, elle avait été particulièrement heureuse. Elle rayonnait et entendait déjà les rires en cascade des enfants que nous aurions. Au retour, nous nous étions arrêtés dans un petit chemin ombragé et avons fait l'amour avec ardeur, debout, dans un sous-bois.

J'avais rencontré Élise dans une soirée étudiante. Quelques copains et copines de promo et moi avons organisé cette soirée pour fêter notre maîtrise de géographie. L'un d'entre eux avait proposé la maison bourgeoise de ses parents,

vidée de ses occupants le temps des vacances. C'était l'été et le jardin de la villa cossue se prêtait à la tenue d'un vaste barbecue fortement arrosé. Nous étions une bonne trentaine, tous géographes avec chacun son petit copain ou sa petite copine. Élise était donc présente à ce titre. Je ne la connaissais pas car elle était avec un garçon que j'appréciais peu et que j'évitais donc la plupart du temps. Mes camarades ne l'aimaient pas plus mais nous aurions trouvé indélicat de notre part de ne pas l'inviter à nos réjouissances. Même s'il n'avait pas, nous semblait-il, l'esprit très géographe, car trop intellectuel snob à notre goût, il n'en avait pas moins suivi le même cursus que nous et avec brio. Je ne me souviens plus de son nom et les traits de son visage ont perdu leur netteté dans ma mémoire. Mais je me souviens d'Élise ce jour-là. Paradoxalement, tout ce qui m'agaçait chez ce type me plaisait chez elle. Quand j'appris qu'elle faisait des études de lettres et qu'elle était la fille d'une des profs d'histoire dont nous avions dû subir les cours agressifs, marqués par un mépris à peine voilé d'une historienne pour des géographes, je compris pourquoi elle avait cet air à la fois charmant et agaçant, un côté précieux, sophistiqué, légèrement condescendant. On sentait que tout était connoté chez elle, la moindre parole, le moindre geste, que rien n'était spontané ni simplement pragmatique. Je me suis demandé bien souvent pourquoi elle m'attira et pourquoi je finis par lui plaire. Tout en elle aurait dû m'irriter, me faire passer mon chemin. Au lieu de cela, je l'avais dévisagée à la dérobée ce jour-là, attendant une bonne occasion de m'approcher d'elle pour échanger quelques mots. Était-ce sa taille resserrée, ses cheveux blonds, sa coiffure en carré, ses manières de jeune fille, sa façon classique de s'habiller, son rire éclatant, ses dents blanches et bien rangées, son regard malicieux ? Je ne sais. Je sais seulement qu'elle me plut d'emblée, qu'il y avait de longs mois de solitude derrière moi et que, dans la chaleur de l'été s'installant, j'avais une furieuse envie de baiser.

Je suis un homme timide. Ceux qui ne le sont pas ne peuvent pas comprendre à quel point la timidité empêche de vivre parfois, d'aimer souvent. C'est pourquoi, après n'avoir eu qu'un seul pauvre flirt pendant mes années lycée, je ne connus que peu de filles lors de mes études à l'université. Il y en eut deux avant Élise. L'une fut une véritable liaison qui me permit de m'éloigner définitivement d'une adolescence boutonneuse et onaniste, l'autre un simple contact entre les muqueuses pour faire passer le temps. Je savais que je ne pouvais pas être un homme à femmes et n'attendais qu'une chose : rencontrer la

femme de ma vie. Ma seconde histoire s'était avérée satisfaisante sur le plan sexuel mais la première m'avait laissé un goût amer. Était-ce dû au fait que cette rencontre avait été réellement amoureuse, et non seulement sexuelle, ou bien les réticences n'avaient-elles été causées que par une pudibonderie que je pensais ne plus exister de nos jours, qui plus est chez une étudiante en géographie ? Quoi qu'il en soit, je cherchais quelqu'un qui pourrait m'apporter les deux dimensions d'une vie affective pleine, c'est-à-dire, affinités, tendresse et complicité sexuelle. Franchement, ce n'est pas ce que j'ai vu chez cette jeune femme dont je n'ai connu le nom – Élise – que bien après le barbecue, je n'ai pas fait deux colonnes dans mon carnet de célibataire, comme font parfois les filles, en notant d'un côté les plus et de l'autre les moins. Non, je suis simplement et bêtement tombé amoureux d'elle alors qu'elle m'avait d'abord considéré de haut en répondant froidement à ma première question posée, me donnant la sensation désagréable d'être un importun négligeable. C'est pourquoi la surprise fut totale lorsqu'elle me téléphona quelques jours après.

Nous emménageâmes dans le courant du mois d'août. Nous avions décidé de ne pas attendre pour le faire, malgré les travaux intérieurs et extérieurs à effectuer. Élise désirait s'installer avant la rentrée scolaire et préférait vivre quelque temps dans une maison en travaux plutôt que de rester plus longtemps dans un appartement qu'elle ne supportait plus. Ce fut le sujet de notre première vraie dispute car j'étais partisan d'une solution médiane. Il me semblait urgent de refaire le carrelage de la cuisine et du salon avant de s'installer, ce qui ne retardait notre emménagement que d'un mois ou deux. Je ne pouvais avoir de vacances avant le 15 août et mon cousin carreleur ne pouvait pas se libérer avant cette date. Après quelques soirées tendues, je finis par céder à son caprice, sachant par avance que j'aurais à subir d'autres mouvements d'humeur à cause de l'inconfort de la maison dans un premier temps. Mais j'avais compris qu'Élise était difficilement manœuvrable lorsqu'elle avait décidé quelque chose. Je mettais ça sur le compte d'une enfance privilégiée, fille unique d'une mère abandonnée par un mari remarié depuis, gâtée des deux côtés.

Les premiers mois dans cette maison furent donc quelque peu difficiles. Heureux lorsque la journée était ensoleillée, moins lorsque la pluie venait assombrir notre espace inconfortable, peuplé de pinceaux, de pans de papier-

peint à poser, de colle, de poussière et d'incertitudes concernant à peu près tout ce qu'il y avait à faire. Même si l'idée de faire l'amour debout sur l'escabeau ou à quatre pattes dans l'escalier, sales et négligés, me vint quelquefois, je ne la formulai jamais tant je sentais Élise nerveuse dans cette période de transition. Je me disais qu'une fois la maison prête et à son goût, nous retrouverions notre complicité car ma belle serait heureuse d'être enfin chez elle. Ainsi, détachant quelque peu mon regard de ses hanches et de ses seins, je le reportai vers l'extérieur et c'est ainsi que je remarquai que l'autre maison du hameau, plus grande et plus austère, jusqu'alors fermée, avait ses volets ouverts. Je le fis remarquer à Élise et nous nous mîmes à regarder régulièrement par les fenêtres tout en continuant à travailler. Il n'y avait pas de voiture stationnée près de la maison et nous ne vîmes qu'une fois une ombre passer devant une fenêtre un soir. Quelques jours plus tard, les volets étaient à nouveau clos et nous ne songeâmes pas à glaner quelque information au sujet de cette énigmatique propriété auprès des habitants du village.

Je ne sus jamais vraiment pourquoi Élise m'avait appelé par un beau matin de juillet. J'étais chez mes parents à la campagne et je m'apprêtais à traîner ma morosité sur une plage puisque la maison familiale était située à proximité du littoral. Je fus si surpris et si content que j'en oubliai les questions les plus évidentes. Elle souhaitait que l'on se revoie et je me montrai tout de suite empressé, ce qui lui déplut et lui fit presque regretter de m'avoir contacté. Je pris donc patience, de crainte qu'elle ne s'effraie d'un comportement qu'elle aurait tôt fait de juger immature. Jamais non plus je ne me suis inquiété de ce qui était arrivé au type qu'elle avait laissé tomber. Les quelques fois où il fut question de lui, elle en parla comme si ça n'avait pas compté. Ma seconde idylle universitaire n'avait pas plus compté pour moi, mais je ne pouvais y penser ni en parler avec une telle indifférence. Maintenant, je me dis de manière cynique qu'Élise n'avait pas sélectionné cet individu pour être le père de ses enfants et qu'il ne pouvait donc revendiquer une quelconque place dans sa vie. Et, donc, j'en conclus tout de suite après que je n'ai pas été l'élus, comme j'ai pu le croire avant, quand je me faisais une fierté d'avoir été en quelque sorte dragué par elle et non le contraire comme c'est l'habitude, non, je me dis que j'ai été choisi sur une liste de candidats potentiels – choisi par élimination... C'est bien ainsi qu'on procède aujourd'hui dans bien des domaines. Mais la question subsiste : pourquoi moi et pas un autre ? Pourquoi un géographe qui n'ouvre quasiment